Document généré le 11 fév. 2025 05:36

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Place aux livres

Numéro 67, automne 2001

Magie de la musique traditionnelle

URI : https://id.erudit.org/iderudit/8275ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2001). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (67), 57–62.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Allan Greer. *Brève histoire des peuples de la Nouvelle-France*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1998. 166 p.

Lorsque l'on parle de «Nouvelle-France», il s'agit en fait de l'ensemble des peuplements français éparpillés en Amérique du Nord qui comprend le Canada (le territoire de la vallée du Saint-Laurent), Terre-Neuve, l'Acadie, le pays amérindien à l'ouest des Appalaches, la Louisiane, ainsi que l'Île Royale et Saint-Jean. Dans sa *Brève histoire des peuples de la Nouvelle-France*, Allan Greer a voulu décrire «les cadres de la vie quotidienne» de cette colonie française. Il a choisi la période qui s'étend des années 1660, qui correspondent au début de la prise en charge de la colonie par le pouvoir royal, à la fin du Régime français. Délaissant les grands événements, le professeur d'histoire à l'Université de Toronto adopte l'approche de l'histoire sociale. Adhérant à ce courant, l'historien met l'accent sur le vécu quotidien des habitants de la colonie et fait une place aux groupes jusqu'à récemment marginalisés par l'historiographie tels que les femmes, les Noirs et les Amérindiens. En cela, Greer cherche à dépasser l'histoire sociale traditionnelle, celle de l'homme blanc, et à démontrer que la Nouvelle-France est loin d'être la société homogène dépeinte par certains de ses prédécesseurs.

Concis, l'ouvrage présente les gens de la colonie comme des participants à un processus de colonisation multidimensionnel, dans lequel les Canadiens français ne sont qu'un groupe d'acteurs parmi d'autres. Le premier chapitre est consacré à la population : l'auteur traite d'abord de l'immigration et présente ensuite les principales caractéristiques démographiques des habitants de la colonie. Les chapitres deux et trois décrivent respectivement la vie à la campagne et à la ville. Cette partie aborde, entre autres, les activités économiques, les institutions et les structures sociales des cadres de vie rural et urbain. L'influence du courant de l'histoire sociale se fait sentir dans les deux chapitres suivants. D'abord, celui sur les femmes, Iroquoises et Blanches, dans lequel l'historien souligne la place qu'elles occupent dans la société coloniale et leurs conditions de vie. Puis, celui intitulé les «autres», c'est-à-dire les autochtones, les esclaves africains et panis, les prisonniers anglo-américains, les protestants français et les autres minorités poursuit le portrait d'une société coloniale bigarrée. Enfin, l'auteur étend son regard au delà de la vallée du Saint-Laurent et aborde rapidement les établissements français, hétérogènes également, qui s'éparpillent sur déjà près de la moitié du continent nord-américain. L'épilogue permet à l'auteur de donner son opinion au sujet de la Conquête. Selon lui, le traumatisme est causé par la guerre elle-même plus que par la nouvelle administration britannique de la colonie. Le passage de la Nouvelle-France d'un empire à l'autre affecte surtout l'élite de la colonie, tandis qu'il y a peu de changements pour les habitants, l'immense majorité des Canadiens français.

Cet ouvrage représente une excellente synthèse de l'histoire de la Nouvelle-France qui s'adresse tant aux étudiants du premier cycle universitaire qu'au public en général. L'intérêt est que l'auteur va plus loin que les études précédentes, puisque son champ de préoccupation englobe toutes les composantes de la population de la Nouvelle-France. Le fait de qualifier la société de la Nouvelle-France de «multiculturelle» (p. 97) pourrait toutefois en surprendre plusieurs, d'autant plus que ce terme est anachronique dans le cas présent. Néanmoins, le livre comble un besoin, celui d'une synthèse de l'histoire de la Nouvelle-France présentant les acquis de la recherche des dernières années et qui soit accessible à tous.

Pierre-Olivier Sénéchal

◆◆◆

Jean-Marie Lebel et Alain Roy. *Québec 1900-2000*. Québec, Commission de la capitale nationale du Québec/Éditions MultiMondes, 2000, 157 p.

L'entrée dans le nouveau millénaire a suscité une réflexion sur les événements qui ont marqué le siècle. Des séries télévisées documentaires à la publication de nombreux ouvrages, le siècle dernier a été scruté à la loupe par les historiens. La ville de Québec n'a pas été étrangère à cette tendance; la Commission de la capitale nationale lançait, en octobre dernier, *Québec 1900-2000*, un ouvrage réalisé par les historiens Jean-Marie Lebel et Alain Roy.

Dans ce livre, on a voulu présenter l'histoire de Québec et de son rôle comme capitale nationale. Le défi était de taille puisqu'il fallait jouer sur deux plans : faire l'histoire contemporaine de la ville et montrer l'affirmation de Québec comme capitale nationale en tenant compte de l'idée que l'on se fait d'une capitale à travers le temps. En plus de faire état des nombreuses transformations qui ont marqué la ville sur le plan institutionnel, économique, social et culturel, les auteurs ne négligent pas l'anecdote qui, à sa manière, contribue à faire de Québec une ville unique. En effet, plusieurs encarts permettent de mieux connaître des faits, des personnages et des lieux chargés d'histoire.

Dans cet ouvrage, il est aussi question des enjeux qui ont influencé le développement économique, politique et culturel de la capitale. La présentation de l'ensemble en cinq périodes historiques permet de saisir les tendances qui s'affirment entre la tradition et la modernité. Au cours du siècle, à Québec, on assiste donc au passage d'une économie basée sur la production manufacturière à une économie multiforme orientée vers l'industrie touristique. De son rôle de capitale, Québec retient deux discours, l'un tourné vers l'idéalisation du passé et du fait canadien-français, l'autre, plus récent, vers le rayonnement de Québec comme ville internationale. C'est d'ailleurs par la construction d'une mémoire nationale que l'on valorise le rôle de Québec comme capitale. La culture occupe une place centrale et les auteurs n'hésitent pas à affirmer que Québec est une «capitale de la culture nationale»

L'ouvrage de Jean-Marie Lebel et d'Alain Roy constitue une première, puisque les auteurs tentent de couvrir tout le XX[e] siècle dans une seule publication. Cet ouvrage est une excellente introduction à l'histoire contemporaine.

Yves Hébert

◆◆◆

Noam Chomsky, *Le Nouvel Humanisme militaire. Leçons du Kosovo.* Montréal, Les Éditions Écosociété, 2000, 332 p.

Le linguiste américain Noam Chomsky figure parmi les critiques les plus virulents de l'impérialisme des grandes puissances de ce monde, à commencer par les États-Unis, cible privilégiée de ses attaques verbales et écrites.

Après avoir vilipendé l'intervention des Alliés dans le golfe Persique, Chomsky étudie la situation au Kosovo. En 1999, culmine dans l'ancienne Yougoslavie un violent conflit ethnique dans lequel les forces unies de l'OTAN s'engagent, avec l'aide militaire, logistique et humanitaire de plusieurs pays, dont le Canada. Le bilan, tant du point de vue humain, diplomatique que militaire est d'après Chomsky assez navrant : beaucoup de victimes et peu de solutions. Ce livre veut d'abord comprendre ce qui a déclenché l'intervention de l'OTAN dans ce conflit. De plus, l'auteur analyse les justifications proposées par l'OTAN tout au long de son intervention humanitaire et armée. Pour Chomsky, une «juste cause» doit être légitimée, et ces processus de légitimation méritent d'être analysés.

Pour résumer l'angle de réflexion de Chomsky, tout problème tourne autour de la définition que l'on fait de soi et de l'autre : nous et les autres. Dans tout conflit réside une limite entre l'adversaire et notre groupe, puis cette dichotomie se reproduit lorsqu'il s'agit d'identifier nos alliés et nos ennemis. Les médias apparaissent une fois de plus comme le lieu par excellence des justifications et des rectifications. L'opinion publique doit être forgée, conformément à ce que l'auteur nomme le discours des dominants, afin d'accepter les interventions armées comme des choix qui s'imposent. Trop souvent, l'Histoire retient la version des faits telle qu'établie par le gagnant.

Il en résulte une œuvre dense et grave, avec beaucoup de sources et d'exemples, qui se place au-delà du simple essai, pour se situer dans des domaines comme la politique internationale, les stratégies militaires ou l'étude de la communication politique.

Yves Laberge

◆◆◆

Noël Bélanger. *M[gr] Georges Courchesne (1880-1950).* Rimouski, archevêché de Rimouski, 2000, 227 p.

L'auteur, à travers neuf chapitres, présente celui qui fut le quatrième évêque de Rimouski et son premier archevêque. Il évoque les traits les plus marquants de la personnalité à la fois complexe et riche en nuances. Il décrit son œuvre dans la vie religieuse, intellectuelle et sociale d'un milieu qu'il a aimé et où il a beaucoup travaillé. C'est par sa parole et ses écrits que nous découvrons cet homme qui ne laissa personne indifférent.

Georges Courchesne naquit à Saint-Thomas-de-Pierreville, le 13 septembre 1880. Son père, Alexandre, était cultivateur, descendant d'une vieille famille rurale de Nicolet. Sa mère, Célina Bazin, est décédée le 10 octobre 1882. C'est une tante, du côté maternel, qui prit la relève. Elle découvrit en Georges un enfant surdoué. Elle l'initia très tôt à la lecture et développa chez lui le goût de connaître et le besoin d'être informé. À douze ans, il entra au séminaire de Nicolet et par la suite au Grand séminaire. Il fut ordonné prêtre le 10 juillet 1904. Il commença alors une brillante carrière dans l'enseignement, d'abord au séminaire de Nicolet. Il fit un séjour d'études de trois ans en Europe. Après son doctorat en théologie, il passa sa troisième année à l'Université catholique de Fribourg. De retour au pays, à l'été 1911, il continua son enseignement au séminaire de Nicolet. De 1916 à 1919, il fit un séjour chez nos voisins du Sud pour y refaire sa santé. En 1919, il reprit son rôle d'éducateur à l'école normale de Nicolet. De 1920 à 1927, il se retrouva chargé de cours à l'école normale supérieure de l'Université Laval. Il fut un conférencier recherché et un auteur apprécié. Le 1[er] février 1928, il fut élu évêque de Rimouski.

Pour M[gr] Courchesne, l'Église et l'État sont appelés à travailler à l'épanouissement de l'être humain. Il considéra son travail pastoral, à la fois comme social et religieux. La famille doit vivre dans une société équilibrée. Il donna une nouvelle impulsion au mouvement de colonisation. Il manifesta son intérêt pour la classe agricole. Il poursuivit un travail d'éducation sociale au sein de la population rurale en organisant des cercles agricoles, en cherchant à y inculquer l'esprit catholique de l'Union catholique des cultivateurs, en encourageant l'étude de la coopération.

Il avait une conception hiérarchique de l'Église. Sa mission première étant l'enseignement. «Il fut un homme d'écriture et de parole». Il a soutenu les institutions existantes et il a contribué à la fondation de nouvelles. Il organisa l'Action catholique qu'il jugeait appropriée à la condition sociale de ses gens. Il lutta avec acharnement contre la consommation d'alcool dans son diocèse. L'ascèse, telle qu'il la concevait, devait englober toute la vie chrétienne. Il fut l'ami des humbles et le conseiller des puissants. Le 14 novembre 1950, il s'éteignit doucement.

Bravo à l'auteur d'avoir si bien présenté cet homme que certains considéraient comme un avant-gardiste, tandis que d'autres le voyaient comme un ultra-conservateur.

Laval Lavoie

Patricia Doyier et Hervé Quéméner. *Jack Kerouac [:] Au bout de la route... la Bretagne*. Ar Releg-Kerhuon. Éditions An Here, 1999, 249 p.

Jack Kerouac [:] Au bout de la route... la Bretagne poursuit le double objectif de faire, d'une part, la lumière sur les origines du nom du célèbre auteur du roman *Sur la route* et, d'autre part, d'étayer l'influence de la Bretagne sur l'œuvre et la vie de Jean-Louis Le Bris de Kerouac, mieux connu sous le nom de Jack Kerouac. Pour ce faire, Patricia Dagier, généalogiste, et Hervé Quéméner, journaliste, ont uni leurs compétences pour établir un intéressant parallèle entre Kerouac et ses lointains ancêtres, et plus particulièrement avec Urbain-François Le Bihan, sieur de Kervoach.

Puisque «enquêter sur Urbain, c'est [...] éclairer la vie et l'œuvre de Jack» (p. 13), du moins comme le sous-entendent les auteurs, l'essai se divise en chapitres qui suivent l'évolution, quoique sommairement, des parcours de Kerouac et de son ancêtre Kervoach. Deux vies de voyage, deux vies dominées par une soif commune de liberté. Avant de mourir, Jack Kerouac s'est passionné pour ses origines bretonnes, réalisant des recherches qui l'ont mené en Europe, dont il s'est inspiré pour écrire le roman *Satori à Paris*. Deux siècles plus tôt, Kervoach parcourait le chemin inverse de son contemporain, quittant l'Europe pour venir s'installer en Amérique.

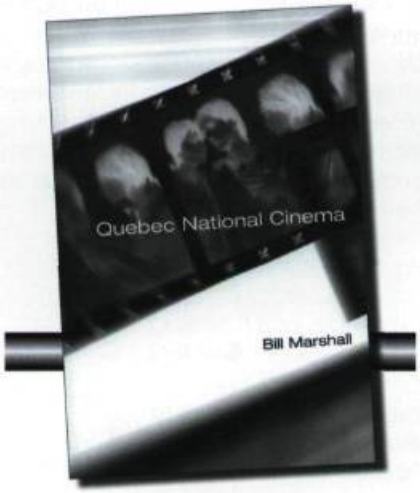
Certes intéressant, voire divertissant, l'ouvrage de Dagier et de Quéméner ne pèche toutefois pas par excès d'informations. Aussi, les spécialistes de Kerouac resteront assurément sur leur faim, mais ils découvriront certains faits intéressants concernant son ancêtre. Introduction à la figure de proue de la *beat generation*, l'essai *Jack Kerouac [:] Au bout de la route... la Bretagne* aurait sûrement gagné en crédibilité s'il avait été davantage étoffé.

Jean-François Bouchard

◆◆◆

Bill Marshall. *Quebec National Cinema*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2001, 371 p.

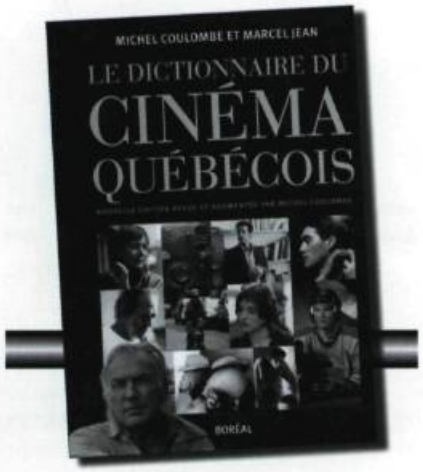
Michel Coulombe. *Dictionnaire du cinéma québécois* (3e édition augmentée et mise à jour). Montréal, Boréal, 1999. 724 p.



Le professeur Bill Marshall enseigne le français à l'Université de Glasgow, en Écosse, mais il est aussi un spécialiste du cinéma québécois. Ses recherches, d'abord destinées à un lectorat universitaire non canadien, portent essentiellement sur les films de fiction (délaissant ainsi notre principal fer de lance, le documentaire), en couvrant les longs métrages de 1960 à 1990.

L'auteur a eu l'intelligence d'inscrire sa démarche théorique dans des cadres de référence et des paradigmes actuellement en vogue dans les pays anglo-saxons, en misant sur les études culturelles, la postmodernité, et en insistant sur des considérations comme le genre (l'identité sexuelle), la place de la femme, la représentation des autochtones et des immigrants dans les films qu'il étudie. Ce faisant, ses analyses correspondront aux intérêts et aux tendances dominantes dans de nombreux cours de cinéma.

Il existait déjà quelques livres assez mauvais, publiés à l'étranger sur le cinéma québécois, comme le lamentable *Essays on Quebec Cinema*, sous la direction de Joseph Donohoe. Mais heureusement, *Quebec National Cinema* de Bill Marshall sera longtemps considéré comme le meilleur ouvrage en langue anglaise portant spécifiquement sur le cinéma québécois.



Signalons enfin la réédition du *Dictionnaire du cinéma québécois*, un ouvrage de référence incomparable de Michel Coulombe et Marcel Jean, qui fournit des biographies utiles de nos principaux réalisateurs et de nos artisans du septième art. Tous les réalisateurs importants, les acteurs et actrices et bon nombre de producteurs ont droit à une notice de près d'une page, qui situe quelques repères biographiques, leurs principaux films et une réflexion sur leur parcours professionnel. Il n'y a toutefois pas d'entrées individuelles aux titres de films, mais on retrouve en annexe des centaines de génériques de longs films majeurs. Certaines notices thématiques, comme celles consacrées à l'Office national du film, la censure, la distribution des films au Québec, sont particulièrement éclairantes sur la dynamique et les spécificités de notre industrie cinématographique. D'autres entrées, consacrées à Michel Brault (qui signe d'ailleurs une nouvelle préface) ou au regretté Pierre Perrault, ont été mises à jour. Le *Dictionnaire du cinéma québécois* est le point de départ idéal de toute étude du cinéma québécois.

Yves Laberge

◆◆◆

Cristina Baron, Jérôme Legrand, Marjolaine Mourot, Alain Niderlinder et Virginie Serna. *Trésors du Musée national de la Marine de Paris.* Québec, Musée de la civilisation et Musée national de la Marine, 2000, 44 p.

Pour accompagner l'exposition *Trésors du Musée national de la Marine de Paris* qu'il présente jusqu'au 6 janvier 2002, le Musée de la civilisation de Québec a publié un catalogue qui dresse un portrait sommaire de la marine française et de son musée, faisant de cette publication un album-souvenir plutôt qu'un livre de référence.

Malgré la petitesse du document qui est abondamment illustré de maquettes, peintures et artefacts qui sont présentés à Québec, l'information véhiculée nous renseigne fort bien sur l'histoire de la navigation française entre le XVII[e] et le XX[e] siècles. Les auteurs nous rappellent d'abord l'importance des chantiers navals dans la société française, véritables laboratoires industriels et technologiques où ingénieurs, maîtres charpentiers et ouvriers ont pensé et conçu la marine d'État. Voués, à l'origine, au service exclusif du roi où ils étaient également chantiers d'armement, de maintenance et de stockage, les arsenaux sont rapidement devenus la première structure industrielle du monde occidental.

Barques, bateaux, navires et vaisseaux ont été construits dans ces lieux et ils ont servi la marine française sous divers flambeaux, soulignant ainsi son envergure et sa portée sociale. Les Français ont d'abord navigué pour la patrie avec leurs flottes, en guerroyant et en explorant les océans à la conquête de terres nouvelles. Par la suite, ils ont fait le commerce de marchandises de toutes sortes (sucre, café et épices). Ce commerce ne s'est toutefois pas limité à ces produits tropicaux. Les paquebots ont également assuré le transport d'émigrés, au XIX[e] siècle, et d'esclaves, entre 1664 et 1848, faisant ainsi de la France l'une des premières nations esclavagistes.

La navigation française ne s'est pas restreinte à ces pratiques. Fêtes populaires, parades et régates ont permis aux Français de naviguer pour le plaisir. Que ce soit par bateaux à voile, à vapeur, à électricité ou à moteur, tous ont pu, au fil des siècles, flotter sur l'eau et profiter de ses bienfaits. Alors que certains se sont laissés bercer par les vagues de la mer ou celles des canaux, d'autres se sont mis à rêver, naviguant ainsi en imagination, en jouant avec des modèles réduits de ces bateaux qui ont participé à l'histoire de la France.

Finalement, les auteurs du catalogue nous invitent à naviguer dans les livres en nous offrant une généreuse bibliographie sur le sujet. Relativement récents, les ouvrages sélectionnés nous incitent inévitablement à poursuivre notre route sur les eaux de la marine française.

Frédérick Bussières

◆◆◆

Paul Trépanier et Richard Dubé. *Montréal, une aventure urbaine.* Québec, Les Éditions GID, 2000. 215 p.

La publication d'albums de photographies anciennes, notamment par les Éditions GID, permet de jeter un certain regard sur le siècle passé. Avec *Montréal, une aventure urbaine*, Paul Trépanier et Richard Dubé nous font connaître tout un pan du riche patrimoine photographique de la métropole. Dans cet ouvrage, on découvre, bien sûr, la sensibilité culturelle des auteurs, qui ont eu cette tâche difficile de choisir des photographies évocatrices du passé montréalais, mais surtout des manières de voir et de regarder le monde urbain. En effet, les photographes du siècle dernier posent un regard particulier sur Montréal. Aujourd'hui, leurs œuvres fascinent.

Quatrième de la collection «100 ans noir sur blanc», cet album permet de saisir comment les photographes construisent à travers leurs clichés une imagerie de la ville. En introduction, les auteurs situent l'évolution de la métropole en tenant compte des transformations de la trame urbaine. En neuf chapitres, ils s'intéressent particulièrement aux êtres humains qui participent à la vie urbaine et aux changements socio-économiques. L'activité commerciale, l'industrie, les transports, la santé, la vie religieuse, les loisirs et la vie quotidienne sont les thèmes développés dans ce corpus de photographies. Les auteurs ne négligent pas l'événement qui rompt avec le quotidien. Plusieurs images frappent l'imaginaire. Du grand feu de 1852 au retour à Montréal du maire Camilien Houde, emprisonné entre 1940 et 1944 pour s'être opposé à la conscription, ces images évoquent des moments ayant marqué la mémoire.

Comme dans les albums précédents de la collection, cet ouvrage de grande qualité donne de nombreuses informations sur les lieux photographiés, les photographes et les endroits où sont déposés leurs œuvres. Il plaira à tous ceux qui s'intéressent à la culture visuelle du Québec.

Yves Hébert

◆◆◆

Alain Franck. *Naviguer sur le fleuve au temps passé 1860-1960.* Sainte-Foy, Les Publications du Québec, 2000, 194 p.

Gilles Gallichan. *L'Aventure du* RMS Franconia *à Sainte-Pétronille (île d'Orléans). 12-16 juillet 1950.* Sainte-Pétronille, Bibliothèque La Ressource. Village de Sainte-Pétronille, 2000, 59 p.

Rodolphe De Koninck, *Les Cent-Îles du Lac Saint-Pierre. Retour aux sources et nouveaux enjeux.* Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000, 151 p. (Coll. Géographie historique).

Ces trois ouvrages très différents, soit un album de photographies anciennes, un catalogue d'exposition et une étude faite par un universitaire de renom, ont en commun de se pencher sur divers aspects de la navigation sur le fleuve Saint-Laurent, surtout au cours du XX[e] siècle.

Premièrement, le beau livre de l'ethnologue Alain Franck présente près de 200 photographies de bateaux, mais aussi de chalands, de ports, de phares et des gens qui les utilisaient. On s'étonne de constater à quel point l'auteur a réussi à décrire avec richesse de si nombreux aspects de la vie des Québécois de cette époque. On illustre éloquemment des faits marquants de notre histoire économique des deux derniers siècles, comme l'exportation massive de nos arbres immenses expédiés vers l'Angleterre, d'où l'on ramenait de gigantesques trois-mâts ou des bateaux luxueux (comme l'*Empress of Britain*) remplis d'immigrants ou de marchandises diverses (p. 78-82). Comme on le voit, *L'Erreur boréale* et l'arrivée de nouveaux arrivants au Canada ne datent pas d'hier! Traversées, périples, naufrages, glaces envahissantes, les photos choisies contiennent toujours une dimension humaine qui nous éloigne du simple catalogue d'images de bateaux. Toutefois, la calligraphie est trop stylisée dans les chiffres de la pagination : les 6 et les 9 ressemblent à des 0. Le résultat demeure néanmoins une réussite : on voudrait voir d'autres photos et dans un format encore plus grand! Signalons d'ailleurs que le livre *Naviguer sur le fleuve au temps passé* fait également partie d'un coffret de trois tomes édité par les Publications du Québec, comprenant aussi les ouvrages *Les voies du passé 1870-1965. Les transports au Québec* et *Des jardins oubliés 1860-1960*, publiés dans la même collection.

Pour sa part, l'historien Gilles Gallichan relate un épisode relativement oublié, mais qui à l'époque avait fait la manchette durant plusieurs jours dans la région de Québec, à savoir le naufrage du navire anglais *RMS Franconia*, qui s'est échoué contre le fond du Saint-Laurent, à la hauteur de Sainte-Pétronille, le 12 juillet 1950. Ce catalogue bien documenté accompagnait une exposition (de documents d'époque et de photos) qui avait eu lieu à l'église paroissiale de Sainte-Pétronille durant l'été 2000, puis il raconte l'étonnant périple de ce respectable navire et les émotions vécues par ses passagers et toute la population locale. On ne peut que souhaiter une réédition de ce catalogue dans une version plus étoffée et avec davantage de photos.

De son côté, le géographe Rodolphe De Koninck a exploré et décrit minutieusement la région des îles du lac Saint-Pierre, sur le fleuve Saint-Laurent. L'ouvrage du professeur De Koninck reprend d'abord des descriptions antérieures de cette région faites par les premiers découvreurs (Jacques Cartier et Samuel de Champlain, les autochtones n'ayant pas laissé d'études écrites). Les 100 premières pages reprennent dans une version actualisée l'essentiel de la thèse de doctorat que le jeune De Koninck avait jadis consacrée à cette région méconnue. Les 50 pages qui suivent découlent de recherches récentes sur les nouveaux enjeux caractérisant cet archipel, opposant les intérêts récréatifs (les chalets, la chasse) et touristiques à la fragilité de cet environnement difficile à préserver de l'urbanisation et de la pollution.

On retient de ces trois ouvrages combinant si allègrement l'histoire et la géographie le goût de visiter ou même de survoler ces zones du Saint-Laurent.

Yves Laberge

◆◆◆

Lise Gauvin. *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, 254 p.

L'essai de Lise Gauvin, à partir d'une variété de textes de la littérature québécoise, se propose de retracer, depuis les débuts de cette littérature, le rapport qu'ont entretenu les écrivain(e)s et la langue française, et d'en expliquer les enjeux sociaux, linguistiques et littéraires. D'emblée, Lise Gauvin élabore la notion de «surconscience linguistique» (p. 8), qui désigne la nécessité, pour un écrivain évoluant dans un contexte identitaire ambiguë, de faire de la langue un objet de pensée. Cette notion revêt son plein sens, on le devine, lorsqu'elle est appliquée aux littératures émergentes.

À surveiller

Bientôt un nouveau site Internet pour *Cap-aux-Diamants*

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAP-AUX-DIAMANTS

www.mnemo.qc.ca

Mnémo

MUSIQUE ET DANSE TRADITIONNELLES DU QUÉBEC

Publications, base de données, calendrier, guide des ressources, tous les articles parus depuis 5 ans...

Tout sur Internet!

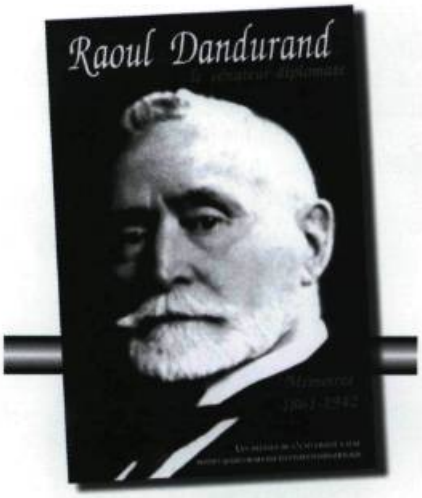
info@mnemo.qc.ca
(819) 472-3608

Ainsi, la littérature québécoise s'est constituée en français, et, pour une large part, autour du sujet de la langue française. L'écrivain québécois – comme, entre autres, l'écrivain martiniquais ou acadien –, s'inscrivant dans une situation de diglossie, c'est-à-dire dans une dynamique sociale où deux langues se côtoient ou entrent en concurrence, développe des stratégies d'écriture afin d'éviter l'annulation pure et simple de l'une par l'autre, et de favoriser plutôt leur coexistence. Ce sont les modalités de la mise en texte de ce dialogue entre les langues (mais aussi entre les niveaux de langue et entre les différentes voix, notamment dans le roman) que Lise Gauvin décortique pour son lecteur. Son étude du phénomène de la *surcons-cience linguistique* ne concerne cependant pas seulement les textes de fiction. Elle recouvre aussi la pratique mani-festaire, la littérature intime (certaines correspondances), l'essai et les aventures revuistes, mais aussi féministes de la pratique de l'écriture au Québec. En somme, l'auteure conclut que si le rapport entre les langues, avant l'officialisation de la pratique du français au Québec, apparaît, dans la littérature québécoise, comme la représentation d'une aliénation, cette tension disparaît par la suite et la langue d'écriture devient un outil, un objet malléable, extensible et ludique.

Langagement. L'écrivain et la langue au Québec est mené à terme par une écriture vivante et incisive. Cet essai intéressera à la fois les amoureux de la langue écrite au Québec – et dans les littératures de la francophonie – et ceux qui poursuivent une réflexion sur la nature de la littérature québécoise, sur ses origines ou sur sa pluralité actuelle.

Julie Gaudreault

◆◆◆



Raoul Dandurand, le sénateur-diplomate. Mémoires 1861-1942. Édité par Marcel Hamelin. Québec, Presses de l'Université Laval et Institut québécois des hautes études internationales, 2e édition, 2000, 350 p.

Raoul Dandurand, sénateur à 35 ans, confident et conseiller de sir Wilfrid Laurier, membre de tous les cabinets de Mackenzie King et gendre bien-aimé du premier ministre (Québec), Félix-Gabriel Marchand, écrit ses mémoires pour ses petits-enfants, tout simplement. Ce grand homme d'État et redoutable orateur nous révèle les dessous des luttes politiques fédérales et provinciales auxquelles il a participé, comme celles de l'instruction publique obligatoire, du français en Ontario, de l'immigration, etc. Chose remarquable pour l'époque, ce fier nationaliste canadien-français était doublé d'un fervent internationaliste que le président américain Woodrow Wilson considérait comme «le porte-parole de la conscience universelle».

Élu président de la Société des Nations, en 1925, Raoul Dandurand a su profiter de la prestigieuse tribune de Genève pour affirmer haut et fort l'indépendance naissante du Canada et dégager ainsi notre politique étrangère de l'hégémonie diplomatique de la Grande Bretagne sur les dominions. Celui que l'on surnommait, à la SDN, le «Canadien pacifique» (par allusion amicale à notre voie ferrée), fut le brillant avocat du règlement pacifique des différends entre États, par l'arbitrage obligatoire. Il fut aussi reconnu comme le champion du respect des droits des minorités ethniques en Europe (*Cap-aux-Diamants*, vol. 5, n°4, hiver 1990).

De brèves notes biographiques permettent d'identifier rapidement les personnages cités dans les mémoires. Ce bel ouvrage se lit parfaitement en parallèle avec celui de John MacFarlane : *Ernest Lapointe and Quebec's Influence on Canadian Foreign Policy* (*Cap-aux-Diamants*, n°63, automne 2000, p. 57).

Jean-Yves Grenon

◆◆◆